

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Bernard Alexis BURQUIER

L'homme d'action : le cœur

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1905, tome 7, p. 129-135

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

# L'Homme d'action<sup>1</sup>

## LE COEUR

MESSIEURS,

Les paroles que je vous ai adressées, dans ma dernière conférence, à mon extrême désir, ne vous auraient pas trop déplu, si j'en crois la faible rumeur qui est parvenue à mes oreilles. J'en suis heureux, mais pour être dans le vrai, je vous dois d'en attribuer tout l'effet à vos bonnes dispositions : l'huile répandue sur un brasier ne peut que l'activer.

Je vous laissais aussi le soin de tirer les conclusions qui paraissaient s'offrir. Dieu soit béni ! vous l'avez fait et avec intelligence. Comme les Echos l'ont rapporté, vous voulez coûte que coûte faire quelque chose pour le Christ ; rien dans votre vie de collègue ne pourra vous détourner de ce but : meubler vos intelligences pour les luttes futures. Aussi, puissamment encouragé en étant si bien saisi, je continue le sujet qui vous était proposé : le Caractère, en vous montrant le second élément qui le constitue, d'après Lacordaire, le cœur, siège des sentiments.

L'intelligence joue un grand rôle dans l'action ordonnée. La science est nécessaire à l'homme qui veut être apôtre. Pie X le rappelait encore, il y a quelques jours, à de jeunes clercs réunis à ses pieds : « Il est d'une souveraine importance, disait-il, de joindre la science à la piété. Le monde se laisse volontiers séduire par l'éclat de la science... » Mais elle ne suffit pas : trop de néfastes exemples l'attestent. Depuis l'Ange de Lumière, peut-être la plus vaste intelligence

(1) 2<sup>me</sup> Conférence sur le caractère donnée aux Enfants de Marie du collège de St-Maurice.

créée, jusqu'à Voltaire, cet « enfant gâté de la nature », que personne ne surpassa par l'esprit, le monde fut parsemé de génies et qui pourtant ne firent que l'oeuvre du mal. La science ne suffit pas. Pie X ajoutait bien vite aux paroles que je vous citai : « La Science sans la piété fait des orgueilleux. » A l'intelligence, à la science, il faut unir le cœur, l'amour ; notre lumière, pour être bienfaisante, doit échauffer aussi bien qu'elle éclaire, et, malheur, a-t-on dit, à la science qui ne se tourne pas à aimer. !

L'amour, sous les divers aspects qu'il revêt, est ce puissant levier qui soulève le monde dans ses quatre coins et le remue jusque dans ses entrailles avec une autorité souveraine ; c'est ce moteur énergique qui met en branle l'humanité pour la déterminer aux actes ordinaires comme pour la pousser aux oeuvres héroïques, géniales. Voyez plutôt : En Grèce, les grands poètes tragiques qui, après vingt siècles de gloire, restent jeunes par le culte que leur vouent encore les intelligences d'élite, recevaient pour toute récompense de leurs immortels chefs-d'œuvre, une frêle couronne d'olivier qu'ils déposaient bientôt au frontispice de quelque temple. Mais le titre de la pièce, le nom de l'auteur, la date de la représentation étaient gravés sur un trépied, consignés dans les documents qui ont constitué les précieuses Didascalies. Le souvenir des applaudissements reçus, la persuasion d'avoir immortalisé son nom était pour le poète une suffisante reconnaissance de son labeur et un stimulant assez fort pour un nouveau concours. A Athènes, l'amour de la gloire fut la moitié du génie comme, ailleurs, celui de la patrie fit les héros. En effet, à Rome, au temps où « la République jouissait du tempérament qui devait être le plus fécond en héros, » le vainqueur, couvert de trophées aussi bien que de blessures, en rentrant des bords redoutés du Rhin ou des rivages lointains du Tanais, recevait une humble couronne de gazon, puis, fût-il général, dictateur même, déposait son glaive pour reprendre le manche de la charrue ;

il avait, au cœur, enraciné l'amour de la patrie qui lui donnait de vaincre ou de mourir pour elle.

En lisant le théâtre classique, vous aurez aimé, admiré, entre tous, les héros Cornéliens ; bien plus, épris de leur grandeur morale, vous vous serez sentis poussés irrésistiblement à les imiter, à marcher sur leurs traces. Pourquoi ? Parce que les cœurs jeunes comprennent les grands sacrifices et que ces héros sont généreux : ils préfèrent les œuvres aux paroles, sont plus actifs que rêveurs ; parce que, en face du devoir connu, sans hésitation ni faiblesse mais plutôt avec une brutalité farouche, ils surmontent tout obstacle qui s'y oppose, sacrifient chaque plaisir qui les en éloigne. Rodrigue immole Climène, celle qui devait lui être unie selon les attraits de son cœur, en tuant son père pour venger le sien. Horace n'est arrêté, ni par les cadavres de ses frères, de ses beaux-frères, les Curiaces, de sa sœur Camille, ni par le supplice qu'il cause à son épouse par ses meurtres, dans son élan pour servir cette patrie qu'il préfère à tout. Ces héros sont puissants, parce qu'ils aiment. *Ama et fac quod vis* : ta force se mesure à la grandeur de ton amour.

Messieurs, dans vos cœurs de jeunes gens, vous aspirez à être des lutteurs pour la bonne Cause, à y être des vaillants, des invincibles même ; comme aux héros, il vous faut des âmes passionnées. Qu'aimerez-vous ?

Les nobles causes que je ramène à deux, votre but, Dieu, et votre rôle de guide de la société dans son ascension vers son point culminant, Dieu. Quel est votre but ? Je vous rappelle : Dieu. Tout a été fait par lui, *omnia per ipsum facta sunt*, nous sommes donc l'œuvre de ses mains, *ipse fecit nos et non ipsi nos*. Pourquoi nous a-t-il sortis du néant ?

Tout a été créé pour Dieu : *universa propter semetipsum operatus est Dominus* : nous sommes donc faits pour lui et uniquement pour lui. Il est notre fin essentielle, totale ; il est toute la raison d'être de notre existence, l'unique but de notre vie et présente et éternelle. Dieu donc le but que nous

devons aimer. Or, est-il beau? Oui, souverainement beau, tout aimable, seul capable d'emplir nos coeurs faits pour l'Infini ; aussi supérieur aux mobiles qui ont inspiré les héros, les génies de ce monde que le ciel est au dessus de la terre, que le Créateur surpasse son œuvre. Cet amour a-t-il fait ses héros ? Oui, levons les yeux au ciel : ils y sont plus nombreux que les étoiles que nous y admirons dans la sérénité de nos belles nuits d'été, plus grands que l'espace qui se dérobe à nos regards dans la limpidité d'une journée sans nuages. Depuis vingt siècles, l'amour de Dieu a peuplé les austérités des monastères et emplis les solitudes des cloîtres, a évangélisé les nations barbares, a porté la bonne nouvelle à ceux qui sont nos frères et que l'on désigne encore sous le triste nom de « sauvages » ; il a fait germer cette moisson abondante de martyrs qui ne cesse d'être féconde, a converti le monde en un immense champ de bataille où se livrent sous les formes les plus variées, les mille combats de la charité, de la justice.

Cet amour de Dieu fait-il encore battre des coeurs, de nos jours ? Oui, beaucoup. Regardez surtout ces « Jeunes », vos aînés, qui un peu partout déjà luttent pour les causes qui vous attendent. Le cardinal Richard appelait quelques uns d'entre eux réunis autour de lui « ses chers enfants » dont l'affluence et la piété étaient si consolantes pour son cœur de vieil évêque, broyé d'amertume. Pourquoi au milieu de leurs rudes travaux de l'Université, du barreau, de la médecine, s'adonnent-ils à ces études sociales parfois si arides, pourtant nécessaires, puisque la question sociales n'est, après tout, qu'une question chrétienne, celle du secours à apporter à ceux qui en ont besoin, à cette apologétique sérieuse qui rebuterait plus d'un d'entre vous, à ces connaissances théologiques auxquelles le monde ne comprend rien et dont il sourit par ignorance ? Pourquoi, avec générosité, sacrifient-ils leurs rares loisirs du jeudi ou dimanche soir, en allant au loin, souvent au détriment de leur santé, toujours

de leur bourse, éclairer quelques intelligences, osent-ils pénétrer dans ces milieux tout entiers au mal pour leur annoncer le Christ, leur prêcher le catholicisme intégral, sans transactions ni réticences? Pourquoi entreprennent-ils la tâche redoutée autant que redoutable de la conférence contradictoire, pour soutenir une doctrine dure à l'orgueil humain, une morale sévère pour la conduite en face d'une éloquence perverse au service d'une théorie qui, enlevant tout frein aux passions, livre l'homme aux caprices d'une imagination exaltée, aux rêves de désordre qu'ont fait naître en lui les agitateurs prolétaires que Roosevelt regarde comme un vrai péril. Ces « Jeunes » soutenus par Léon XIII, choyés par Pie X, sont courageux, laborieux, actifs, poussés qu'ils sont par cette force vive qu'est l'amour de Dieu. Eux-mêmes l'ont affirmé. « Nous nous réunissons, disait l'un d'eux à qui on demandait la raison de leurs assemblées, sans autre but précis que celui de faire quelque chose pour que le règne de Dieu arrive. » Un autre était plus affirmatif, en ajoutant : « Il n'y a qu'un but : Dieu. Il n'est pas possible d'adorer Dieu sans reconnaître qu'on doit tout orienter vers ce but unique, tout lui sacrifier, s'il le faut. »

Aimez aussi Dieu et vous aurez leur force. Comment le ferez-vous, ici, dans cette maison, en attendant qu'un plus vaste champ soit donné à votre activité? Par deux moyens qui seront le gage et la condition de votre amour de Dieu à l'avenir : l'étude de Dieu et une vie divine par la grâce. Vous le savez, l'amour ne peut que suivre la connaissance : Vous devez connaître Dieu pour l'aimer; pour ce, l'étudier avec toute votre âme, car, la vérité ne s'acquiert pas par la seule force de l'intelligence, mais aussi par la droiture du coeur. A la lumière de la Révélation, il vous faut sonder les dogmes de la religion, les mystères de la foi, avec le sérieux que demande la plus nécessaire et la plus délicate des Sciences, avec l'affection que demande la sainteté de son objet ; en un mot, il faut posséder à fond, intégralement, après

avoir saisi le sens de chacun de ces mots qui, appris, dès l'enfance, sont pour les hommes des formules creuses et restent, par la routine, vides de sens, ce résumé substantiel de nos croyances, de nos devoirs, ce catéchisme qui dès le début à sa dernière page ne nous parle que de Dieu. Il ne faut pas redouter les difficultés que l'on peut nous faire au nom de la science, car, nous catholiques, nous devons être dans la disposition de recevoir toutes les conquêtes du progrès, en restant persuadés que nous n'avons rien à redouter pour notre foi.

Etudiez aussi Dieu dans ses oeuvres, qui n'ont qu'un synonyme, celui d'amour, réunies dans le Christ comme dans un faisceau et épanouies dans le christianisme. Etudiez ce Dieu qui est devenu un de nous sans cesser d'être ce qu'il est, ce Dieu non d'une élite, ce Sauveur, non d'une aristocratie de l'esprit, de la fortune, mais l'universel Rédempteur, dont le sang a coulé pour tous les hommes, ce Dieu qui fut ouvrier, sa vie durant, qui n'eut de tendresse que pour la foule, le peuple, les déshérités, auxquels il a laissé ses promesses de choix, ce Dieu qui par ses paroles, par sa vie, sa mort, nous a donné la force qui doit animer chacun de nous et régir la société pour qu'elle soit, selon nos conceptions de chrétiens, la grande famille humaine. Aussi, l'Évangile ou l'histoire du Christ, envoyée du ciel à la terre, doit être votre livre de chevet.

Vous témoignerez aussi à Dieu votre amour par l'union, en vivant sa vie, par la grâce. Vous voulez faire du bien plus tard : or, en savez-vous le moyen plus sûr ? La vertu. Le cardinal Pie disait : « On n'est apôtre qu'à la condition de travailler à être un saint. » Être vertueux, à votre âge, dans le monde, c'est beau, c'est le ciel sur la terre ; c'est l'idéal que nous nous plaisons à rêver du jeune homme et nous ne pouvons nous faire à l'idée qu'il puisse en être autrement aux yeux de Dieu ; c'est ravissant : aussi Savonarole disait avec raison : « Plus les créatures participent de la nature

de Dieu, plus elles sont belles, et de deux beautés également ravissantes, ce sera la plus sainte qui excitera le plus d'admiration même parmi les profanes. » La vertu par ses grâces captive les hommes comme elle a charmé le cœur de Jésus. Vous connaissez celui qui dans le collège apostolique eut l'heur de reposer sa tête sur la poitrine du bon Maître : le plus jeune de tous, l'apôtre vierge, saint Jean.

Pour conquérir les hommes et être bénis de Dieu, soyez des saints dans toute la force du mot.

Cette sainteté, si nécessaire à l'apostolat, elle en est la *conditio sine qua non*, vous est prescrite dès maintenant, comme elle le restera toujours. Un jeune homme disait un jour : « Si je ne deviens un Saint maintenant que je suis jeune, je ne le deviendrai jamais. » L'Eglise l'invoque à présent sous le nom de saint Jean Berchmans : il acquit la sainteté à un degré héroïque, étant dans la fleur de l'âge, puisqu'il fut moissonné pour le ciel, au printemps de la vie. Un « Jeune » tout récemment, pour venger l'honneur de ses Camarades, soutenait avec l'ardeur de la vérité qui subjugue et force la croyance, cette possibilité, cette nécessité de la vertu dans la jeunesse, en face d'un auditoire qui osait affirmer l'inutilité de leurs communs efforts pour le mieux-être de la société, appuyés qu'ils étaient sur un état, à leurs yeux, chimérique, la sainteté. Il aurait pu le démontrer par sa vie, celle de ses nombreux camarades, qui, au milieu du monde, vivent à la façon des saints, ceux que l'on voit fréquemment à la Table Sainte, qui usent de la prière en public comme en particulier, sans forfanterie ni respect humain, qui aiment à passer des nuits entières, en adoration, aux pieds du Dieu de l'Eucharistie et il l'aurait fait bien plus éloquemment « puisqu'il n'est pas de leçon plus éloquente que la vie d'un homme de bien, » puisque « de tous les livres, le meilleur est la vie d'un Saint. »

(A suivre)